

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 2 heures du soir: 46, rue Maciel.
De 3 à 6 heures du soir: rue Uruguay 50.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N° 339.

Impreso en los talleres de la Imp. LATINA.

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard - Rédaction et Administration: rue URUGUAY 20.

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campaña
Un mois	\$ 3.00	\$ 1.80
Trois mois	\$ 8.00	\$ 5.00
Six mois	\$ 15.00	\$ 9.00
Un an	\$ 28.00	\$ 16.00
Número du jour	\$ 0.04	
ancien	\$ 0.10	

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

Imprévoyance

Paris, 8 novembre.

Il ne faudrait pas que sous l'empire d'un patriotisme d'ailleurs respectable, mais exalté peut-être outre mesure, nous attribuassions à cette affaire de Fachoda plus d'importance qu'elle n'en a eu en réalité.

Je rencontre tous les jours des gens péniblement affectés de ce qu'ils appellent un très humiliant échec. Je ne puis, je le confesse, qualifier de même ce qui vient d'arriver.

Ce n'est pas aujourd'hui qu'il aurait fallu s'offenser de la suprématie qu'a prise en Egypte la puissance anglaise. C'est il y a dix ans, lorsque la faiblesse et l'imprévoyance de notre politique extérieure laissèrent cette suprématie s'établir.

Il était bien tard maintenant pour concevoir des regrets et il serait au moins singulier que nous nous sentissions plus atteints par l'événement actuel, qui n'est qu'une conséquence logique que nous ne l'avons été par l'événement antérieur qui l'a préparé.

Non, il n'y a pas lieu de parler d'échec. Incident pénible serait plus juste, incident, oui, et tel qu'il pourra s'en produire encore dans ces contrées sans possesseurs, où les nations européennes sont en train de se tailler des empires, où elles peuvent se rencontrer à tout instant et où tant que les frontières de chacun ne sont pas délimitées, il serait d'autant plus criminel et stupide de se disputer, les armes à la main, un lambeau de sol que l'immensité des espaces encore libres permet à chacun d'être promptement débarrassé de ce qu'il a été obligé d'abandonner.

L'objet du litige ne valait pas qu'on prît les armes et qu'on engagât pour le défendre une guerre qui eût été effroyable.

Mais, objectera-t-on, pourquoi est-ce nous qui avons cédé? Pourquoi pas les Anglais? Pourquoi? Tout simplement parce que, en cette circonstance, nous avons été les plus sages et qu'il nous appartenait de donner au monde un exemple de notre modération.

J'ajouterai que l'entreprise qui a conduit à Fachoda l'héroïque Marchand et ses valeureux compagnons n'était pas une entreprise gouvernementale.

Nationale, oui, mais poursuivie officiellement, non et peut-être, pour couvrir une retraite à laquelle le gouvernement a été décidé, dès le premier jour, n'a-t-il pas assez très parti de cette circonstance.

Marchand est allé à Fachoda sans appui officiel, par ses propres moyens. Loin de diminuer son héroïsme et sa vaillance, ceci rend plus éclatant. Mais on y pouvait trouver un motif suffisant pour ne pas prolonger avec l'Angleterre un débat dont l'issue ne pouvait être douteuse.

Il est vrai, nous assure-t-on, que si ce débat s'est prolongé, la faute en est à la crise ministérielle qui a fait pendant plusieurs jours de l'honorable M. Delcassé, un ministre intérimaire, sans pouvoir pour prendre une décision définitive.

Cet argument se fonde sur un fait certain et exprime une vérité. Mais il n'atténue en rien la sagesse de la décision qu'a prise le nouveau cabinet aussitôt qu'il a été constitué.

Tout ce que nous pouvions attendre de cette conquête d'un jour, — et je crois savoir que le gouvernement n'en attendait pas davantage, — c'est que l'occupation nous laisserait un terrain plus solide pour obtenir des anglais, au profit de nos possessions de l'Oubanghi un débouché sur le Nil auquel nous avons droit et que d'ailleurs ils ne nous refusent pas.

Mais la brutalité de leur gouvernement, inexplicable de la part d'une nation amie, a déjoué ce calcul d'ailleurs très légitime. Lord Salisbury a exigé, avant tout pour parler, l'évacuation de Fachoda. C'est affaire à lui et finalement ce n'est pas nous qui serons les mauvais marchands de cette manière de procéder.

Pour ce qui nous concerne, la question se réduit à ceci: convenait-il d'en venir aux mains pour défendre un point qui n'était considéré par nous que comme une base de négociations et que nous n'avons jamais entendu garder?

Personne ne l'a pensé parmi ceux qui savent, et l'idée qu'il convient de ne pas laisser s'accroître parmi les esprits simplistes, c'est que nous évacuons, contraincts et forcés, une conquête de nos armes sur laquelle nous avions prétendu rester.

La conduite qu'a tenue la France lui a été conseillée de toutes parts, même par ses amis. Les avis du comte Mouraview, quand il est venu naguère à Paris, ont été pressants.

Je crois pouvoir affirmer que le ministre russe s'appliquait à démontrer à qui de droit qu'il n'y avait en tout ceci qu'une question d'amour-propre et qu'il n'y aurait aucune humiliation à céder.

Il rappelle même, si je suis bien informé, l'affaire de Sagallo, datant de 1889, qui n'est pas sans analogie avec celle de Fachoda et qui fut plus grave encore puisqu'un escadre française canonna des sujets russes qui venaient débarquer sur un point des côtes de la mer Rouge que nous occupions. La Russie, cependant, ne ré-

clama pas et l'incident n'eut pas de suites.

Telle est donc, sous sa physionomie véritable, cette affaire de Fachoda. L'intérêt français nous conseille de ne pas la dénaturer et de ne pas accroître la portée. Nous n'avons maintenant qu'à attendre les suites.

Ces suites auront, sans doute, pour résultat de nous assurer, par une libre entente avec nos voisins, ce débouché sur le Nil, auquel nous ne pouvons renoncer, et que, je le répète, ils n'ont cessé de se dire prêts à nous accorder.

Si, contre toute attente, ils refusaient de s'exécuter, alors nous aurions à examiner quels devoirs nous imposeraient l'intérêt et l'honneur. Mais, du moins, contraints de les accomplir, serions-nous sûrs de n'être pas isolés, de l'assentiment de l'Europe et de l'appui de la Russie.

En attendant le dénouement pacifique qu'il est aisé de prévoir, demeurons patients, calmes et courtois autant que nous venons de l'être dans la crise qui finit. Avec le bon droit, continuons à mettre les formes de notre côté.

Définissons-nous surtout de ces gens qui prétendent monopoliser le patriotisme et mettre à tout propos le poing sur la hanche sans prendre même le souci de mesurer leurs redondances aux moyens dont dispose notre pays.

ERNEST DAUDET.

Une expérience de collectivisme

Une cuiteuse expérience de collectivisme vient de s'accomplir au petit village d'Elan, près de Birmingham, où les autorités avaient eu l'idée de municipaliser la gestion des débits de boissons.

Il n'avait pas été possible d'évincer les débiteurs pourvus de licences régulières, mais l'administration avait racheté la plupart des public-houses, en avait créé d'autres, et refusait impitoyablement toute nouvelle licence aux particuliers. Ce n'est pas encore tout à fait le monopole, mais c'est déjà la concurrence administrative. Au surplus, la population, presque tout entière favorable à cette expérience, s'empressa d'abandonner les établissements officiels. On ne va plus au public-house que si l'on a pris rang dans l'opposition.

L'expérience a réussi au point de tenter les municipalités voisines. En un an, l'exploitation des public-houses d'Elan a produit un bénéfice équivalant à 930 du capital engagé et a permis de consacrer, sans emprunt ni surtaxes, une somme de 368.750 fr. à des travaux d'utilité publique. On a pu construire un gymnase, annexer une bibliothèque publique à l'école du village, creuser une piscine de natation couverte et disposer encore d'un reliquat de 81,552 fr. qui a été affecté à des objets divers.

Les autorités municipales d'Elan ont été invitées par une partie de la population à appliquer ce système à toutes les branches de l'alimentation. Le maire s'y est refusé et il a chargé une commission de juristes et d'économistes d'étudier dans quelle mesure la municipalisation du commerce des bières et des spiritueux pourrait être étendue sans inconvénient à d'autres produits.

Que faut-il Boire?

Dans un de nos précédents articles, je disais que Ponchon seul s'obstinait à ne boire que du vin et qu'il ne trouvait rien autre chose à boire; mais le joyeux poète se verra bientôt, comme le vieux marquis de la Seiglière, tout seul à protester contre l'envahissement de la bière.

Peut-on empêcher les choses d'aller leur train? Les modifications du régime alimentaire d'un peuple tiennent à de si profonds mystères, que nulle étude ne peut en analyser les causes et nulle force en neutraliser les effets. Au reste, pourquoi nous en plaindrions-nous? La bière est bon breuvage et nos ancêtres buvaient de la petite bière, je veux bien, mais enfin de la bière.

Au dire des théoriciens, l'eau est la seule boisson qui puisse délayer les aliments sans y joindre quelque principe délétère. L'eau? Heu! heu! Pour les arabes, les espagnols, les italiens, soit, mais point pour nous. Laissons aussi aux fadaes anglais le thé, ce breuvage de convention, qui ne renferme de principe nutritif que le lait ou le sucre dont on lui fait l'aumône. Foin aussi du lait, ce breuvage bâtarde, qui n'est franchement ni aliment, ni boisson; c'est là, nourriture d'enfant.

Laissons à d'autres le thé, le lait, le vin, par exemple, si c'était toujours le bon «jus de nos vignes»; mais depuis que la science moderne a fait de nos grands chais des laboratoires admirables et que, sous le nom de vin, la chimie a apporté à chacun de nous une dyspepsie, une gastrite, etc., etc., sans vouloir nous rallier entièrement aux anathèmes de M. Brunetelle, nous jugeons la science moderne bien coupable pour le grand tort qu'elle fit à nos estomacs et aux bons vins de France.

La bière, chimiquement, ne ressemble pas tout à fait au vin; avec moins

d'alcool et moins d'acide, elle est chargée de plus de mucilage et de matière nutritive. L'usage de la grosse bière à demi fermentée n'est pas à recommander, mais nous préconiserons hardiment celui de la petite bière légère, fraîche, pauvre d'alcool, riche en houblon et malt, et dont la fermentation est complète.

Et quelle bière faut-il boire? La nôtre, d'abord, et quand je parle de la nôtre, je dis avec orgueil «la Tourtel», la première des bières françaises, qui par sa légèreté, sa limpidité, son fin aroma de houblon, convient le mieux aux amateurs de bière et aux personnes délicates ou souffrant de l'estomac. Les enfants, les nourrices, les affaiblis éprouveront le plus grand bien de son usage régulier et modéré aux repas. Mais pour que cette bière conserve son fin bouquet de houblon que l'on ne retrouve dans aucune autre bière, il faut qu'elle soit servie très fraîche.

C'est dans un délicieux coin de notre vieille Lorraine, entre Nancy et Mirécourt, sur un plateau couronné de riantes collines que s'élève l'usine de Tantonville, ou mieux la brasserie Tourtel, fondée en 1839 par MM. Jules et Prosper Tourtel. C'est dans cette usine que l'illustre Pasteur a complété ses études sur la fermentation et la germination de la bière, et il a eu la satisfaction de voir mettre industriellement en œuvre ses admirables découvertes par un de ses anciens élèves, devenu ensuite son préparateur, M. Grenet, qui depuis huit ans dirige avec une science profonde et un sens pratique extraordinaire les opérations techniques de la brasserie sous la haute et intelligente direction de MM. Ernest, Félix et Albert Tourtel, dignes continuateurs de l'œuvre si magistralement entreprise par leurs inoubliables prédécesseurs.

En plein Paris, 43, boulevard des Capucines, sous le nom de Taverne Tourtel, la maison a ouvert un magnifique établissement pour la dégustation de sa bière. Les commandes pour la ville sont reçues directement à l'Entrepôt Tourtel, 37, rue d'Albany, et les livraisons sont faites à domicile.

D. PELET.

Les vaches

Sous les saules de l'abreuvoir
Vont les vaches noires et blanches;
Le vent courbe les hautes branches,
Le ciel est sombre, il va pleuvoir.

Quand l'averse tombe; elles tendent
Leurs mules poilues, et les yeux
Tout bêtement insoucients,
En ruminant elles attendent.

Heureux de vivre entre deux eaux,
Devant les mammifères calmes,
S'en viennent à grands coups de pal-
mes, Des canards parmi les roseaux.

Elles, de leur regard stupide
Suivent gravement leurs efforts
Et semblent les trouver très forts,
Lorsque, d'un mouvement rapide,

Lours têtes aux reflets d'argent
Plongent—des minutes entières—
Et les bonnes vaches laitières
Très curieuses, allongent

Le cou par-dessus la barrière,
Se demandent comment ils font
Pour se tenir la tête au fond,
Avec,—tout en haut,—leur derrière.

Reims et le Baptême de Clovis

APRÈS JEANNE D'ARC, CLOVIS.—L'ÉGLISE DE SAINT-REMI.—LA SAINTE-AMPOULE.—LE TOMBEAU DE SAINT-REMI.—LA BEAUTÉ, LES AGES, LES SOUVENIRS DE LA BASILIQUE.—SUR LE PARVIS.—ANNIVERSAIRE PATRIOTIQUE.

Il y aura deux ans, dans un peu plus de quatre mois, que nous eûmes la joie, à l'occasion du réveil français en faveur de Jeanne d'Arc, d'être envoyés tout spécialement à Reims. Quelle émouvante cité et qu'on eût raison de l'appeler «l'Athènes du moyen âge»! Nous essayâmes alors de dire l'émerveillement que produisit sur le voyageur la façade de la cathédrale, qui tient absolument du miracle par la quantité et la qualité de ses dentelles de pierre.

Mais nous avions également visité la basilique de Saint-Remi et gardé d'elle une impression aussi grandiose et précieuse, sinon plus, que de Notre-Dame-de-Reims.

Le projet des fêtes qui doivent être données, dans cette ville, à l'occasion de l'anniversaire du «Baptême de Clovis», nous ramène à l'admirable basilique de Saint-Remi. Cette église, plus que la cathédrale, conserve des témoignages du mémorable événement qui fut décisif sur les destinées de notre pays. Est-il nécessaire de rappeler que Clovis ou Clodwig, roi de France, lors qu'il allait perdre, contre les Germains, la bataille de Tolbiac, fit vœu de se faire baptiser s'il obtenait la victoire? Les Germains furent vaincus; et Clovis tint sa promesse, le 24 décembre 496, dans la vieille église de Saint-Martin, hors des murs de Reims.

Une glorieuse tradition raconte qu'à ce moment où l'évêque Remi ouvrait la bouche pour prononcer ces paroles: «Courbe-toi, fier Sclandre, adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as ado-

ré», une colombe descendit du ciel, apportant le vase d'huile intarissable qui devait servir, dans la suite, au sacre des rois. Ce vase se nomme la «Sainte-Ampoule». En 1793, le conventionnel Rühl le brisa à coups de marteau, sur le place publique; mais on dit qu'une parcelle du baume, qu'il contenait fut sauvée et employée au sacre de Charles X, en 1825. La nouvelle Sainte-Ampoule, enrichie de pierreries, fait partie à présent du trésor de la cathédrale de Reims.

Saint Remi, l'évêque, par qui fut baptisé Clovis avec trois mille de ses soldats, reposa, après sa mort, dans cinq mausolées plus pompeux les uns que les autres.

Le premier fut bâti par Hincmar au IX^e siècle; le deuxième par Herimar au XI^e siècle; le troisième par Robert de Lenoncourt au XV^e siècle; le quatrième, en 1803, par la libéralité de Luidard de Vaulles. Le dernier a été dirigé, sous l'épiscopat du cardinal Groussot, en 1857, par M. Brunetta, un éminent architecte local. Ce monument est placé derrière l'autel, au centre d'une somptueuse clôture des derniers temps de la Renaissance. C'est, dit M. Louis Gouze, un véritable ensemble architectural qui occupe la plus grande partie du chœur, formé d'un sarcophage flanqué de colonnes et se terminant par une toiture et une petite lanterne de pierre. Le mausolée adossé à la clôture est un effet décoratif admirable, surtout les statues des douze pairs ecclésiastiques qui viennent du mausolée de Lenoncourt (XV^e siècle) et sont dressées entre les délicates et riches colonnettes du monument. On les attribue aux célèbres frères Jacques, de Reims.

Le tombeau de saint Remi est, certainement, la première curiosité de ce lieu vénérable; mais en faisant le tour, on voit l'incommensurable église développer et présenter sa vaste nef romane si austère, ses cinq chapelles absidiales qui s'ouvrent sur le déambulatoire par trois petites arcades, son abside élégante, éclairée de vitraux du XIII^e siècle divisés en deux parties dans la partie supérieure et représentant, dans la partie inférieure, un bienheureux et, dans la partie inférieure, un évêque de Reims, sur un fond de saphir aujourd'hui introuvable. Alors c'est là un peu de cet écrasement, de ce plaisir suave, de ce repos et de ce tumulte qui doit vous saisir à la fois, au Saint-Sépulchre de Jérusalem. La transmission de toutes les pensées architectoniques vous hypnotise d'étonnement. Vous savez, là encore, comme un vieil encens mérovingien et carlovingien; et vous faites dans l'histoire un recul de temps prodigieux.

Le monument remonte à la fin du XII^e siècle, mais il ne reste à peu près rien de cette époque. On montre à peine deux chapiteaux de l'église bâtie au VII^e siècle par Sonnac, et quelques fragments sculptés de celle d'Hincmar. La basilique actuelle fut commencée par l'abbé Thierry en 1041 et achevée par Herimar. Le chœur fut réédifié et agrandi de 1162 à 1184 par le célèbre Pierre de Celles. Robert de Lenoncourt fit élever le transept Sud en 1481. Le chœur est un des plus beaux exemples du gothique germanique, comme celui de Notre-Dame de Châlons. Dans la chapelle de Saint-Eloi, les connaisseurs peuvent admirer les reliques d'un art qui a à peu près disparu: il s'agit du dallage historique de Saint-Nicolas qui appartient à la fin du XIII^e siècle.

La Révolution n'a pas épargné grand-chose à Saint-Remi. On n'y trouve plus les fameuses châsses du grand évêque, de saint Thimothée, saint Apollinaire, saint Gibrion, saint Maur, saint Philippe et saint Célius. Les tombeaux des rois, reines et princesses de la première et deuxième races ont disparu. Sur les murailles on lit leurs noms, sous des médaillons de bronze, ceux de Frédégonde et de Brunehaut. Dans la chapelle des «Trois baptêmes» la figure de Clovis revêt l'immense bas-relief des «Trois Baptêmes» (1610) en pierre peinte.

Au moment où nous contemplions ce curieux morceau d'ornementation de la basilique, il nous en souvenait encore, quelques pauvres enfants arrivaient pour assister au catéchisme, et la banalité de leurs loques modernes nous sembla jurer sous ces voûtes radieuses, entre ces piliers croulants de richesse et ces arcades à l'ogive si pure. Il faut dire que Saint-Remi n'est plus aujourd'hui que la simple paroisse d'un mélancoles faubourg de Reims, où vous menez en quelques minutes un petit tramway, entre des maisons moyennageuses et basses, au toit pointu. A l'extérieur, la vieille abbaye est massive et sombre avec ses deux clochers carrés, bâtis hors d'œuvre. Elle fait rêver d'un musée à la fois délirant et fastueux; son parvis, où l'herbe pousse entre les pierres rouillées, ne connaît plus depuis longtemps les processions solennelles.

Arrêtés sur ce parvis, vous évoquez dans votre esprit les plus magiques instants de notre histoire: le mariage de Clovis avec Clotilde, la bataille de Tolbiac, l'épisode du vase de Soissons, car c'est à Reims que des Français indisciplinés vinrent le dérober au trésor de la basilique. Vous revoyez les délégués de Clovis rapportant la riche bulle à l'évêque Remi, mais brisée en morceaux par la francisque d'un intraitable soldat.

Il ne faut pas oublier, à ce sujet, d'examiner dans la cathédrale de Reims, deux merveilleuses draperies du XV^e siècle, dont la mieux conservée reproduit le couronnement de Clovis, la bataille contre Syagrius, l'enlèvement du roi de Cambrai et du roi franc, l'église de Sainte-Clotilde, à Paris, possédée aussi une intéressante sculpture en haut-relief de Guillaume, représentant le baptême du fier Sclandre. Parmi les plus remarquables peintures murales du Panthéon, l'épopée de Tolbiac a été réalisée par Blanc avec une poussée et un tumulte de couleurs vraiment superbes.

Le quatrième centenaire du baptême de Clovis a donc un caractère essentiellement patriotique, sous le haut patronage des autorités civiles et du cardinal Langénieux. Car ce baptême qui valut à la France son premier roi chrétien, n'est en somme que le couronnement de cette mémorable journée de Tolbiac où les germains furent vaincus par le Dieu de Clotilde et la bravoure indomptable des soldats francs.

R.

L'insolation

Nous recevons la communication suivante qui ne saurait, certes, venir plus à propos:

Les chaleurs exceptionnelles que nous subissons encore, et les nombreux coups de soleil—dont plusieurs suivis de mort—qui se produisent un peu partout, nous font un devoir de signaler, contre l'insolation, un remède dont l'expérience a démontré depuis longtemps, la réelle et merveilleuse efficacité.

Disons tout de suite que l'action superficielle du coup de soleil sur la peau—laquelle se borne généralement à un simple «érythème» (rougeur et cuisson)—disparaît rapidement par l'application de compresses imbibées d'une solution très faible de teinture d'arnica (une cuillerée à bouche pour un demi-litre d'eau): compresses appliquées «à chaud» et renouvelées de temps en temps.

Nous disons «à chaud» et nous insistons sur ce détail: les applications froides et surtout glacées sur la peau congestionnée ne pouvant—grâce à la réaction, qui ne tarde pas à se produire (exemple de la douche froide)—qu'à augmenter cette congestion, cette hyperhémie du tissu cutané, loin d'en atténuer l'intensité.

Quant à l'insolation cérébrale—laquelle est autrement sérieuse et dangereuse que la forme précédente, et peut présenter divers degrés et symptômes, depuis la simple céphalalgie jusqu'aux symptômes de la méningite—elle a rencontré définitivement son remède spécifique dans un composé chimique découvert par Sobrero en 1847, et introduit pour la première fois dans la thérapeutique par le docteur Aering de Philadelphie, en 1850, sous le vocable de «Glonoin».

Cette substance n'est autre que la «nitro-glycérine», liquide huileux, légèrement jaunâtre, obtenu par le mélange, dans des proportions définies, de la glycérine avec les acides nitrique et sulfurique. Les chimistes l'appellent aussi «pyroglycérine, glycérine fulminante, trinitrine» (éthier trinitré de la glycérine).

Ce produit s'emploie, pour l'usage médical, en solution alcoolique.

Préconisée, à la dose de trois gouttes par jour environ d'une solution au centième, par Domme contre la paralysie et l'hystérie, par quelques praticiens contre les affections névralgiques et spasmodiques, notamment par Murell et Huchard contre l'angine de poitrine, la trinitrine a été expérimentée avec le plus grand succès, sous le nom de glonoin, par les docteurs Horing (1850), Hudgeon (1853), Richard Hughes et Kalka, contre toutes les formes de l'hyperhémie cérébrale, et a été reconnue comme un remède souverain—nous avons dit spécifique—du «coup de soleil» et de ses suites.

La préparation pharmaceutique que nous conseillons à nos lecteurs, est la suivante: Solution de trinitrine au millième, 20 gouttes; eau distillée, 300 grammes. Une cuillerée à café de quart d'heure en quart d'heure, dans les cas d'insolation, jusqu'à disparition à peu près complète des symptômes; en ayant soin de distancer progressivement les doses au fur et à mesure de l'amélioration.

Ainsi administré, nous garantissons la réelle et merveilleuse efficacité de ce médicament, que nous avons d'ailleurs expérimenté nous-même, dans plusieurs cas, avec le plus entier succès.

On pourra, en même temps, à titre d'adjuvant de cette médication interne—appliquer des compresses arnicées tièdes sur la tête, préalablement rasée à la tondeuse (solution d'arnica en diquod ci-dessus).

Quant à l'emploi des révulsifs et dérivatifs, conseillés quotidiennement contre l'insolation (sinapismes aux jambes, sangsues derrière les oreilles, saignées, laxatifs, etc.), la médication que nous venons de préconiser, permet absolument de s'en dispenser.

Il faut que ce soit de l'application de la glace sur la tête du patient, c'est là un procédé que—pour la raison donnée au début de cet article, à propos des compresses froides—nous n'hésitons pas à proscrire comme toujours nuisible et souvent même dangereux.

NOS ECHOS

Teatro Stella d'Italia

Empresa: A. Batignani.—Temporada de primavera.—Gran compañía lírica italiana.—Maestro concertador y director, Paolo Pezzoni.

10.ª función de la temporada

MARTES 13

Por última vez se representará el sublime ópera en 4 actos del insigne maestro Verdi, titulada «Rigoletto».

A las 8 1/2 en punto.

Los exámenes de fin d'année vont avoir lieu au Collège Carnot avec un éclat inaccoutumé. Nous publierons une des fois le programme des fêtes qui seront données à cette occasion; aujourd'hui nous reproduisons l'invitation d'assister aux examens.

Monsieur...

J'ai l'honneur de vous inviter à assister aux examens de fin d'année qui auront lieu au collège Carnot rue Soriano N. 127 et 129 du 19 au 23 du courant, de 8 à 11 h. du matin et de 3 à 6 heures du soir.

Vous êtes aussi invité à la fête scolaire qui se donnera au local de l'Elabissement le 24 à 8 h. du soir ainsi qu'à la distribution solennelle des prix qui se fera au même endroit le 25 à 9 h. 1/2 du matin.

Espérant que vous voudrez bien nous honorer de votre présence, Veuillez agréer l'expression de ma plus haute considération.

Le Directeur.

«LA REACCION». — Ce journal qui avait reparu sous la responsabilité de l'Administration, celle-ci prévient qu'il cesse de paraître pour n'avoir pu harmoniser un programme avec la nouvelle rédaction projetée.

L'Administration.

S'il faut en croire les racontars qui circulent au palais, le président une fois nommé, constituerait le Cabinet futur ainsi qu'il suit: A l'Intérieur, M. J. Saavedra ou M. E. Mac-Eachen. Aux Affaires Étrangères, M. le docteur M. Herrero Espinosa. A la Guerre, général Nicomedes Castro. Aux Travaux, Docteur Pablo De-Maria ou Docteur Martin Martinez. Aux Finances Docteur J. Campisteguy. Le ministère se composerait ainsi de trois colorados, un constitutionnel, et un nationalista. Quant à nous la couleur n'y fait rien, l'important est que la constitution soit suivie à la lettre. Le reste est enfantin.

Aux Pocitos un ouvrier travaillant à creuser des fondations pour bâtisses a détéré un squelette humain. Est-ce un crime ou autre chose? c'est ce que la police après enquête découvrira peut-être.

Augusto Laviano la victime de Rossa Bonomi est décédé hier à l'hôpital. Les voleurs ont dévalisé les vêtements de la victime et l'ont dévalisé.

M. Francisco Baudé s'est attiré une verte réplique de la Commission Electorale du Salto qui l'a prié tout bonnement de s'occuper de ses affaires à lui, bien entendu. On n'a nullement besoin au Salto ni de conseils et moins encore de ses ordres... Imparfait! C'est raide et vous conviendrez que ces messieurs de la Commission n'ont pas l'échine bien souple.

Dialogue entre une maman et sa fille:

La mère, une vraie madame Cardinal, s'est évertuée à bien faire comprendre à la jeune personne qu'elle possédait un capital susceptible de rapporter de gros intérêts.

La maman s'est évanouie après les paroles suivantes prononcées par sa fille et sortant d'une audience donnée par un directeur de théâtre.

— Eh bien, ma fille?

— Ruinée!

NOUVELLES TELEGRAPHIQUES DU MONDE ENTIER

Afin d'atténuer la mauvaise impression que son discours a produite en France, l'Ambassadeur anglais à Paris M. Monson, dans une réunion qui a eu lieu à l'hospice des Jeunes adolescents, s'est exprimé ainsi: J'ai l'intime conviction que dans toutes les œuvres civilisatrices la France s'unira toujours à l'Angleterre; l'accueil sympathique, qui nous est fait à tous les anglais, dans cette généreuse nation, suffirait de reste à dissiper les craintes d'un conflit à venir. J'ai confiance qu'elles seront tout-à-fait dissipées avant que l'année nouvelle ne commence. C'est parler d'or; mais il n'en est pas moins vrai que le bruit a circulé que le gouvernement anglais songe à rappeler son ambassadeur, qui a commis l'imprudence d'éveiller notre attention et d'exciter notre susceptibilité.

On sait que le congrès réuni en Italie contre l'anarchie vient de se séparer sans que ses membres aient réussi à s'entendre sur les mesures à adopter pour prévenir ou châtier les délits anarchiques.

La police a dû disposer une manifestation organisée par les anti-dreyfusistes contre le colonel Picquart.

